

CINEMA

Dans les dédales de l'Espagne franquiste

Guillermo del Toro s'attaque à nouveau au franquisme. En utilisant avec talent le fantastique et l'horreur, il dépeint de manière originale mais juste l'inhumanité du fascisme.

"El laberinto del fauno", à l'Utopia

Espagne, 1944. Carmen (Ariadna Gil) rejoint son nouvel époux, Vidal (Sergi Lopez), capitaine de l'armée franquiste, en poste dans une région montagneuse et reculée d'où il doit déloger un groupe de résistants antifascistes. Elle est accompagnée de sa fille Ofelia (Ivana Baquero), issue d'une première union, mais dont le père n'a pas survécu à la guerre civile.

Cette nouvelle vie n'enthousiasme guère Ofelia. Son beau-père est une incarnation du fascisme à lui tout seul: inhumain, autoritaire et d'une violence inouïe. L'union entre Carmen et Vidal ne relève d'ailleurs pas de profonds sentiments amoureux. Si le capitaine offre à une jeune veuve et à sa fille logis et sécurité, il attend en échange la naissance de son fils, indispensable à la survie de sa lignée, et que Carmen porte déjà en elle.

Non loin de la ferme réquisitionnée par la brigade franquiste se trouvent les ruines d'un labyrinthe que la petite Ofelia, lectrice assidue de contes de fées, ne tarde pas à découvrir. C'est là qu'elle rencontre le faune, personnage champêtre issu de la mythologie gréco-romai-

ne, qui va lui révéler son destin onirique: Ofelia est en vérité la princesse Moana, fille du roi d'un royaume disparu et qui attend depuis des siècles son retour. Pour ce faire, Ofelia/Moana doit surmonter trois défis périlleux.

"Le Labyrinthe de Pan" s'inscrit dans le droit fil de "L'échine du diable" de 2001, dans lequel le réalisateur mexi-

cain Guillermo del Toro thématise déjà la guerre d'Espagne sous forme de récit fantastique. Cette fois-ci, ce ne sont pas des fantômes qui viennent hanter les protagonistes, mais des créatures auxquelles Ofelia est confrontée et qui sortent tout droit d'un bestiaire fantasmagorique.

Mais il ne faut pas s'y tromper: l'élément fantastique et

horrifiant du film sert surtout à souligner la monstruosité du réel, incarnée par la brigade fasciste. Même la partie "réaliste" du récit obéit au canevas d'un conte manichéen. Le capitaine Vidal, qui est en fait bien plus effrayant que les monstres rencontrés par Ofelia, est littéralement diabolique. Séduisant et sadique à la fois, il commande sa soldatesque de diabolins fascistes bêtes et disgracieux. A l'opposé, les résistants sont jeunes, beaux et courageux, aidés en cachette par Mercedes (Maribel Verdú), la belle servante de Vidal et par son médecin, l'intègre docteur Ferreira (Álex Angulo).

Les séquences fantastiques qui sont assez prenantes, notamment la scène de l'ogre mangeur d'enfants, sont plus

rares. En fait, les scènes les plus dures, comme les sévices infligés par Vidal aux "rouges", se déroulent dans le réel. Del Toro recourt d'ailleurs tout au long du film aux parallélismes et symétries. Ainsi, la scène finale où Vidal, imbibé d'alcool, poursuit Ofelia en titubant, fait écho à celle où elle doit s'échapper de l'ancre de l'ogre dont la démarche est tout aussi hésitante.

Les deux récits se rejoignent aussi dans ce qui est certainement la thématique centrale du film: le choix. Le choix d'être fasciste de la tête aux pieds, tout comme le choix de résister au franquisme d'après la guerre civile, au péril de la torture et de la mort. Ofelia, dans son monde onirique à la fois échappatoire et miroir d'une cruelle réalité, choisit délibérément d'entrer dans le labyrinthe et deux des trois défis la mettent devant des choix cruciaux pour atteindre son but.

Dans sa dernière réalisation, del Toro fait preuve d'un réel talent. Si l'originalité du récit ne fait aucun doute, elle est entachée par une fluidité narrative qui à certains moments semble hasardeuse. Mais la qualité du film doit aussi beaucoup à l'interprétation impeccable de Maribel Verdú et de Sergi Lopez. Ce sympathique Catalan incarne le Mal comme s'il déjeunait régulièrement avec Satan. Reste Ivana Baquero qui, malgré son jeune âge, est véritablement convaincante et prometteuse.

David Wagner



Coup dur pour le capitaine fasciste Vidal (Sergi Lopez): les résistants au franquisme ont réussi leur acte de sabotage.

SINGER SONGWRITER

Der gemeinsame Nenner im Blütenmeer

Melancholisch, polarisierend und einflussreich: Morrissey, ehemaliger Sänger von "The Smiths" beehrt die Escher Rockhal

Am 10. Dezember in der Rockhal

Der Mann ist ein Einzelgänger. Viele Menschen soll es nicht geben, mit denen er auskommt. Und schon gar nicht im britischen Königshaus. Ignoranz und selbstverliebte Dummheit wirft er den Menschen im Haus der Queen des Öfteren vor, und über Prinz Charles glaubt er ziemlich sicher zu wissen, dass dieser überhaupt keine Intelligenz besitzt. Von Blair und Bush ganz zu schweigen. Kollegen beleidigt er regelmäßig, und Musikrichtungen wie Rap, Disco, oder Raggaе hasst er sowieso. Seine Texte sind mitunter so zweideutig, dass seine Kritiker an der Eindeutigkeit keinen Zweifel gelten lassen: "Morrissey ist ein Rassist", sagen die einen, "ein Pädophiler", behaupten andere, und "keine sehr sexuelle Person", behauptet er selbst. Und er ist eine Einflussquelle. Das wiederum behaupten Bands wie Franz Ferdinand, Coldplay, Suede oder Oasis.

Der Mann mit dem eigenwilligen Tanzstil scheint in Sachen musikalisches Vorbild der gemeinsame Nenner erfolgreich musizierender Briten zu sein -

von Take That und den Spice Girls einmal abgesehen. Entweder er oder eben "The Smiths". Die gründet der 1959 bei Manchester geborene Steven Patrick Morrissey Anfang der 80er gemeinsam mit dem Gitarristen Johnny Marr sowie Andy Rourke (Bass) und Mike Joyce (Schlagzeug), wirkt als Frontman der Smiths an vier Studioalben mit. Bis Marr 1987 dann die Band verlässt, die sich wenig später völlig auflöst.

Eingängiger Pop mit geladenen Gitarrenriffs, dazu die kontroversen, zynischen und oft melancholischen Texte, prägen bis dahin die Auftritte der Jungs aus Manchester, mit einem Sänger, der sich auf der Bühne gern mit einem Blütenmeer aus Narzissen und Gladiolen umgibt. Schließlich ist die Welt doch auch so schlimm schon genug. Und weil diese nicht mit den Schmitzens untergeht, veröffentlicht Morrissey bereits ein Jahr später, 1988, sein Soloalbum "Viva Hate", das zwar den Sprung auf Platz eins der britischen Charts schafft, dem aber weitere, weniger erfolgreiche und von Kritikern zerrissene Werke

folgen. Dass Musikzeitschriften und die Boulevardpresse über den schlagfertigen Geschichtenerzähler herziehen, lässt seine treue Fangemeinde allerdings kalt. Vor allem in den USA.

Als Morrissey 1991 zum ersten Mal nach seiner Trennung auf Welttour geht, sind die 17000 Karten für sein Konzert in Los Angeles bereits nach 22 Minuten ausverkauft. Das hatten bis dahin noch nicht einmal die Beatles geschafft. Nach erfolgreichen Alben wie "Vauxhall and I" (1994) und "You are the Quarry" (2004) erscheint im April 2006 schließlich "Ringleader of the Tormentors", aufgenommen in den Tonstudios von Ennio Morricone in Rom und produziert von Tony Visconti, der bereits bei David Bowie, The Stranglers oder den Manic Street Preachers an den Reglern war. Und ein wenig Red Hot Chili Peppers sind auch dabei - zwar nicht auf dem aktuellen Longplayer des polarisierenden Romantikers, dafür aber in der Besetzung der Band, mit der Morrissey am 10. Dezember in Esch (Rockhal) auftritt und in



Düsterer Sonnyboy: Morrissey wird sich in der Mondlandschaft um die Escher Rockhal sicher wohl fühlen.

der Woche darauf durch Deutschland tourt. Denn einer der sechs Musiker um Morrissey ist Gitarrist Jesse Tobias, der erst bei Mother Tongue später bei Alanis Morissette und dazwischen eben als Ersatz bei den Chili Peppers tätig war. Und jetzt spielt Jesse Tobias mit Morrissey. Dass ihm eine Reunion der "Smiths" dabei in die Quere kommen könnte, muss der Gitarrist nicht befürchten. Mit Johnny

Marr kommunizierte der eloquente Musiker zum Schluss nur noch auf redaktioneller Ebene, und gegen den Smith-Schlagzeuger Joyce gibt es offensichtliche Morddrohungen auf einem von Morrisseys frühen Soloalben. Doch Smiths-Fans tragen ihm auch das nicht nach: Morrissey ist eben ein Einzelgänger.

Uwe Hentschel